

Révolution et culture, Léon Trotsky

CLT, Numéro 47, janvier 1992.

Toute classe dirigeante crée sa culture et son art. L'histoire a connu les cultures des sociétés esclavagistes de l'Orient et de l'antiquité classique, la culture féodale du moyen âge européen, la culture bourgeoise qui règne actuellement sur le monde. Il suit apparemment de là que le prolétariat devra, lui aussi, créer sa culture et son art.

Mais la question n'est pas aussi simple. Les sociétés esclavagistes ont duré de longs siècles. La féodalité aussi. La culture bourgeoise, si même on la fait dater de ses premières manifestations impétueuses, c'est-à-dire de la Renaissance, a déjà cinq siècles derrière elle, et n'a atteint son apogée que dans la deuxième moitié du XIXe siècle. La formation d'une culture nouvelle autour d'une classe dominante exige donc du temps et ne s'achève qu'à une époque précédant le déclin politique de cette classe.

Le prolétariat aura-t-il le temps de créer une culture prolétarienne ? Au contraire des esclavagistes, des féodaux, des bourgeois, le prolétariat se représente sa dictature comme une courte époque transitoire. Quand nous voulons réagir contre des vues trop optimistes de la transition au socialisme, nous rappelons que l'ère de la révolution sociale dure des années et des dizaines d'années. Pas des siècles pourtant, ni des millénaires ! Le prolétariat pourra-t-il, dans le laps de temps qui lui est dévolu, créer sa culture ? A cet égard, les doutes sont d'autant plus légitimes que les années de révolution sociale seront remplies par de cruelles luttes de classes dans lesquelles la destruction tiendra plus de place que l'édification. En tout cas, les principales énergies du prolétariat tendront à la conquête, à la conservation, à l'utilisation immédiate et vitale du pouvoir et à la continuation de la lutte. Et le prolétariat ne manifestera pleinement avec le maximum d'intensité, sa nature de classe, qu'à cette époque révolutionnaire dans laquelle les possibilités d'action culturelle systématique sont si restreintes. Par contre, mieux le nouveau régime sera assuré contre les perturbations politiques et militaires, meilleures y seront les conditions de développement faites à la culture et plus rapidement le prolétariat se dissoudra dans la société socialiste, perdant ses caractères de classe, cessant d'être prolétariat.

Autrement dit : pendant la dictature, il ne peut pas être question de créer une nouvelle culture, c'est-à-dire d'entreprendre une œuvre de la plus grande ampleur historique. Et la culture entièrement nouvelle qui surgira, quand la nécessité cessera d'imposer au prolétariat l'armature de fer de la dictature, ne sera pas une culture de classe. De ce qui précède, une conclusion générale se dégage : qu'il n'y a pas de culture prolétarienne et qu'il n'y en aura pas ; qu'il n'y a pas lieu non plus d'en être désolé, car le prolétariat n'a pris le pouvoir que pour en finir définitivement avec la culture des classes et ouvrir les voies à une culture humaine. On semble souvent l'oublier.

Les vagues théories sur la culture prolétarienne, conçues par analogie et antithèse avec la culture bourgeoise, résultent de comparaisons entre le prolétariat et la bourgeoisie auxquelles l'esprit critique est tout à fait étranger. La simpliste méthode libérale des analogies historiques n'a rien de commun avec le marxisme. Il n'y a pas d'analogie matérielle entre les cycles historiques de la bourgeoisie et de la classe ouvrière.

Le développement de la culture bourgeoise a commencé quelques siècles avant que la bourgeoisie ait, par une série de révolutions pris le pouvoir politique. N'étant encore qu'un Tiers-Etat dépourvu de droits, elle jouait un grand rôle, et sans cesse croissant, dans le domaine de la culture. On peut le mieux s'en rendre compte d'après l'architecture. Les cathédrales gothiques n'ont pas été bâties d'une seule pièce, sous l'empire de l'inspiration religieuse. La cathédrale de Cologne résume dans son architecture et sa sculpture toute l'expérience de l'humanité, depuis l'aménagement primitif des cavernes ; elle amalgame les éléments de cette expérience en un style nouveau exprimant la culture de son époque, c'est à dire en dernier ressort sa structure sociale et sa technique. L'ancienne pré-bourgeoisie des guildes et des

métiers, a créé le gothique. Puis, s'étant développée et affermie, c'est à dire enrichie, la bourgeoisie a dépassé, désormais consciemment, le gothique, et créé son propre style architectural qui n'a pas été celui des églises, mais celui des hôtels particuliers et des palais. Elle s'est appuyée sur les conquêtes du gothique, inspirée de l'antiquité - surtout de l'architecture romaine - elle a utilisé la mauresque, tout adapté aux besoins de la nouvelle cité et créé le style renaissance (en Italie, vers 1425). Les spécialistes peuvent dénombrer et dénombrent quels éléments le style renaissance doit à l'antique et au gothique, quelles influences y sont les plus fortes. Le style renaissance ne surgit, c'est là l'essentiel, que lorsque la nouvelle classe sociale, déjà pourvue d'une culture, se sent assez forte pour se soustraire au joug du gothique et le considérer, ainsi que les styles précédents, comme une matière à traiter librement, selon les besoins artistiques nouveaux. Ceci se rapporte également aux autres arts, avec cette différence que, plus souples, moins dépendants de la matière et des fins utilitaires, les arts "*libres*" manifestent la dialectique de la succession et de l'utilisation des styles par des œuvres qui n'ont pas la fermeté convaincante de celles qu'on a taillées dans la pierre.

Entre la Renaissance et la Réforme, qui eurent pour tâche de procurer à la bourgeoisie, dans la société féodale, une condition idéologique et politique meilleure, entre la Renaissance et la Réforme d'une part, et la révolution bourgeoise (française) de l'autre, s'écoulaient trois à quatre siècles, pendant lesquels la puissance matérielle et idéologique de la bourgeoisie augmente continuellement. L'époque de la Révolution française et des guerres qui la suivent abaisse momentanément le niveau de la culture matérielle. Mais le régime capitaliste s'affirme ensuite comme "*naturel*" et "*perpétuel*".

Ainsi, l'accumulation des éléments de la culture bourgeoise et leur cristallisation en styles, se distinguent par les caractères propres à la bourgeoisie, classe possédante, exploiteuse. Elle s'est développée matériellement dans la société féodale, pénétrant cette dernière de maintes façons, s'y enrichissant ; elle y a conquis les intellectuels en se donnant les bases culturelles (écoles, universités, journaux, revues), longtemps avant de prendre le pouvoir à la tête du Tiers-Etat. Il suffit de se rappeler que la bourgeoisie allemande, avec son incomparable culture technique, philosophique, scientifique et artistique, laissa jusqu'en 1918 le pouvoir à une caste bureaucratique, et ne se trouva dans la nécessité de le prendre que lorsque le fondement matériel de la culture allemande se fut écroulé.

On peut objecter que la culture esclavagiste mit des millénaires à se créer, mais qu'il ne fallut que des siècles à la culture bourgeoise. Pourquoi ne suffirait-il pas à la culture prolétarienne de quelques dizaines d'années ?

Les bases techniques de la vie ne sont plus du tout les mêmes aujourd'hui qu'autrefois. Le rythme des évolutions est aussi plus rapide. L'argument, très fort en apparence, ne touche pas au fond de la question. Il est certain qu'un moment viendra, dans le développement de la société nouvelle, où l'économique, la culture, l'art, auront la plus grande liberté de mouvement, - de progrès. Mais nous ne pouvons nous livrer sur ce sujet qu'à des conjectures fantaisistes. Dans une société qui se sera débarrassée de l'accablant souci du pain quotidien, où des restaurants collectifs fourniront à tous une alimentation saine, bien préparée, adaptée à la variété des goûts ; où les blanchisseries communales laveront bien le bon linge de tout le monde ; où les enfants - tous les enfants - bien nourris, bien portants et gais, absorberont les éléments de la science et de l'art comme l'air et la lumière du soleil ; où l'électricité et la radioactivité, au lieu d'être utilisées comme aujourd'hui, de façon primitive, constitueront d'inépuisables sources d'énergie centralisée et rationnellement gouvernée ; où il n'y aura pas de "bouches inutiles" ; où l'égoïsme libéré de l'homme - puissance formidable - ne tendra qu'à la connaissance, à la transformation et à l'amélioration de l'univers, dans cette société, le dynamisme de la culture ne sera comparable à rien de ce que nous connaissons par le passé. Mais nous n'y arriverons qu'après une longue et pénible transition qui est encore presque toute devant nous. Et nous parlons justement de l'époque de transition.

Mais le temps présent n'est-il pas dynamique ? Au plus haut point. Seulement, son dynamisme se concentre en politique. La guerre et la révolution sont dynamiques, mais, dans d'énormes proportions, au détriment de la technique et de la culture. La guerre a bien suscité de nombreuses inventions techniques, mais la pauvreté qu'elle a causé par voie de conséquence empêche leur application, susceptible en d'autres temps de révolutionner les mœurs. C'est le cas des applications des énergies radioactives, de l'aviation et de maintes découvertes chimiques. La révolution aplanit les voies de la société nouvelle, mais elle le fait avec les méthodes de l'ancienne société : lutte des classes, violence, extermination, destruction. Si la révolution prolétarienne ne survenait pas, l'humanité étoufferait dans ses contradictions. La révolution la sauve et sauve la culture, mais au moyen de l'opération chirurgicale la plus cruelle. Toutes les forces actives se concentrent dans la politique, dans la lutte révolutionnaire ; le reste recule au second plan et tout ce qui est entrave à l'action est impitoyablement piétiné. Ce processus traverse naturellement des phases de flux et de reflux. Le communisme de guerre est remplacé par la Nep et la Nep à son tour évolue. Mais la dictature du prolétariat n'est pas, au fond, l'organisation de la production et l'édification de la société nouvelle ; c'est un ordre de combat révolutionnaire pour la société nouvelle. Il ne faut pas l'oublier.

L'historien de l'avenir fixera, pensons-nous, le point culminant de la culture de la vieille société, au 2 août 1914, quand la puissante culture bourgeoise, prise d'une folie subite, jeta le monde dans les flammes et le sang de la guerre impérialiste. La nouvelle histoire de l'humanité partira sans doute du 7 novembre 1917 et les étapes principales du développement de l'humanité pourront se classer ainsi : préhistoire ; antiquité (dont le développement se fait grâce à l'esclavage) ; moyen âge (servage), capitalisme et exploitation du salariat, et enfin le socialisme avec son passage, qu'il faut espérer indolore, à la commune sans autorité. En tout état de choses, les 20, 30 ou 50 années que durera la révolution prolétarienne mondiale marqueront dans l'histoire une époque de transition - entre deux sociétés - extrêmement pénible et non l'époque de la culture prolétarienne.

Clarté, n°46, 1er novembre 1923.